

Etats-Unis : Occupation du Capitole, la face obscure de l'Amérique révélée

lundi 31 janvier 2022, par [SALMON Christian](#) (Date de rédaction antérieure : 8 janvier 2022).

Face aux images des supporters de Donald Trump envahissant le Capitole, Joe Biden a longuement insisté : ceci n'est pas le vrai visage de l'Amérique. Mais si ces images se sont propagées si rapidement, n'est-ce pas au contraire parce qu'elles révélaient la face cachée de la vieille démocratie ? La preuve est faite, le phénomène Trump n'est pas l'histoire d'un fou qui se serait emparé du pouvoir par surprise, il dit la vérité de l'époque, l'entrée dans une ère politique inconnue où le grotesque, les bouffons, le carnaval vont subvertir et disputer le pouvoir.

« Vous avez tous vu ce que j'ai vu », a déclaré Joe Biden après l'occupation du Capitole le 6 janvier par des émeutiers trumpistes, « les scènes de chaos au Capitole ne reflètent pas la véritable Amérique, ne représente pas qui nous sommes ».

Avons nous vu la même chose que Joe Biden dans les images de l'occupation du Capitole par des groupes d'émeutiers pro-Trump ? Rien n'est moins sûr. Car ces images sidérantes, images délirantes où le burlesque croisait le tragique et la vulgarité mimait l'historique, représentaient bien une certaine Amérique à laquelle le nouveau président élu va très vite se confronter. Si elles se sont répandues aussi vite sur les réseaux sociaux, ce n'est pas parce qu'elles ne ressemblaient pas à l'Amérique mais bien au contraire parce qu'elles en révélaient la face cachée.

Ces images portaient atteinte non seulement à la loi et aux usages démocratiques, elles profanaient un certain ordre symbolique, l'image que l'Amérique a d'elle même, un imaginaire démocratique sans cesse retravaillé. Elles en profanaient les rites et les habits dans une scène de carnaval endiablé, burlesque mené par des clowns aux déguisements d'animaux. Et l'impact de ces images était tout aussi destructeur qu'une tentative avortée de coup d'État, il jetait le discrédit sur des institutions et des procédures séculaires, celles qui président à la transition démocratique, qui légitiment le crédit des élections, les processus de vérification et de recomptage, la certification du candidat élu.

Cette profanation symbolique est au cœur de la stratégie trumpiste.

Avec Trump il ne s'agit plus de gouverner à l'intérieur du cadre démocratique, selon ses lois, ses normes, ses rituels, mais de spéculer à la baisse sur son discrédit. Son pari paradoxal consiste à asseoir la crédibilité de son « discours » sur le discrédit du « système », à spéculer à la baisse sur le discrédit général et à en aggraver les effets. Depuis son élection, Trump n'a pas cessé d'être en campagne. La vie politique sous Trump s'est transformée en une suite de provocations et de chocs sous la forme de décrets, de déclarations ou de simples tweets : *muslim ban*, défense des suprémacistes blancs après les événements de Charlottesville, guerre des tweets avec la Corée du Nord, tentative de criminaliser le mouvement de protestation qui a surgi après le meurtre de l'Afro-Américain George Floyd...

Trump a lancé un défi au système non pour le réformer ou le transformer, mais pour le ridiculiser.

Pendant sa campagne Trump s'était adressé, via Twitter et Facebook à cette partie de la société qui avait fait sécession et il avait réussi à fédérer en quatre ans en une masse survoltée ces mécontentements dispersés. Trump avait orchestré leur ressentiment, réveillé les vieux démons sexistes et xénophobes, donné un visage et une voix, une visibilité, à une Amérique déclassée tout autant par la démographie et la sociologie que par la crise économique. Il a libéré une puissance sauvage et indistincte qui n'attendait que de se donner libre cours. Et il l'a fait à sa manière, cynique et caricaturale. Il s'est jeté sur ces foules envahies par le désir de revanche, et il les a excitées. Trump a lancé un défi au système non pour le réformer ou le transformer, mais pour le ridiculiser. Mission accomplie au soir du 6 janvier.

Les démocrates n'ont guère su opposer à chaque provocation de Trump que leur indignation morale, ce qui est toujours un signe d'aveuglement face à un phénomène politique nouveau. Ils peuvent bien rouvrir les yeux maintenant, le phénomène Trump n'a pas disparu. Il bénéficie du soutien de la frange la plus mobilisée de ses électeurs qui, loin d'être découragés par ses outrances verbales et ses appels à la violence, y reconnaissent leur propre colère. Ce qui soude la masse de ses supporters, c'est le pouvoir de dire non aux vérités établies. L'incrédulité est érigée en croyance absolue. Aucune autorité n'est épargnée, ni politiques, ni medias, ni intellectuels ni chercheurs. Tous sont voués au bûcher trumpiste.

Ce sont les conservateurs anti-Trump qui parlent le mieux de Trump. Selon George Will, un éditorialiste néoconservateur, les provocations du président depuis son élection, amplifiées par « les technologies modernes de communication », ont « encouragé une escalade dans le débat public d'une telle violence que le seuil du passage à l'acte s'est trouvé abaissé chez des individus aussi dérangés que lui ». Donald Trump « donne le ton à la société américaine qui est malheureusement une cire molle sur laquelle les présidents laissent leurs marques ». Et Will de conclure : « Ce roi Lear de bas étage a prouvé que l'expression "bouffon maléfique" n'est pas un oxymore. »

Si la bouffonnerie relève le plus souvent du registre de la comédie et de la farce sans intention maléfique, Trump a utilisé les ressorts du grotesque pour orchestrer le ressentiment des foules, réveiller les vieux démons sexistes, racistes, antisémites.

« Bouffon maléfique » : en associant ces deux termes, l'éditorialiste conservateur mettait en évidence le caractère clivé du pouvoir de Trump sur lequel la critique de ses opposants a constamment achoppé. Depuis quatre ans la réaction des démocrates et des principaux medias aux États-Unis est celle d'une incompréhension des mécanismes de ce nouveau pouvoir hégémonique incarné par Trump. Ce qu'ils n'ont pas compris c'est la centralité de ce personnage extravagant, la modernité et la résonance de son message dans la société et dans l'histoire de l'Amérique. Son omniprésence sur Twitter et celle d'un roi de carnaval qui s'arroge le droit de tout dire et de jeter le discrédit sur toutes les formes de pouvoir.

Le phénomène Trump n'est pas l'histoire d'un fou qui se serait emparé du pouvoir par surprise...

Bien au contraire, ce phénomène dit la vérité de l'époque, l'entrée dans une ère politique inconnue.

Le pouvoir grotesque c'est la continuation de la politique discréditée par d'autres moyens.

Dans son cours au Collège de France en 1975-76, Michel Foucault a forgé l'expression « pouvoir grotesque » ; il ne s'agit nullement pour lui de faire un usage polémique des mots « grotesques » ou « ubuesque » dans le but de disqualifier les hommes d'Etat qui seraient ainsi définis mais de tenter de comprendre au contraire la rationalité de ce pouvoir grotesque, une rationalité paradoxale puisque elle se manifeste par l'irrationalité de ses discours et de ses décisions. « La souveraineté grotesque opère non pas en dépit de l'incompétence de celui qui l'exerce mais en raison même de cette incompétence et des effets grotesques qui en découlent [...] J'appelle grotesque le fait qu'en raison de leur statut, un discours ou un individu peut avoir des effets de pouvoir que leurs qualités intrinsèques devraient disqualifier. »

Selon Foucault, le pouvoir grotesque est l'expression de sa puissance extrême, de son caractère nécessaire. « Le détenteur de la majestas, de ce plus de pouvoir par rapport à tout pouvoir quel qu'il soit, est en même temps, dans sa personne, dans son personnage, dans sa réalité physique, dans son costume, dans son geste, dans son corps, dans sa sexualité, dans sa manière d'être, un personnage infâme, grotesque, ridicule [...] Le grotesque, c'est l'un des procédés essentiels à la souveraineté arbitraire. L'indignité du pouvoir n'en élimine pas les effets, qui sont au contraire d'autant plus violents et écrasants que le pouvoir est grotesque. »

« En montrant explicitement le pouvoir comme abject, infâme, ubuesque ou simplement ridicule, il s'agit de manifester de manière éclatante le caractère incontournable, l'inévitabilité du pouvoir, qui peut précisément fonctionner dans toute sa rigueur et à la pointe extrême de sa rationalité violente, même lorsqu'il est entre les mains de quelqu'un qui se trouve effectivement disqualifié ».

Michel Foucault nous alertait avec une prescience remarquable contre l'illusion partagée depuis quatre ans aux Etats Unis par les media et les démocrates qui consiste à voir dans le pouvoir grotesque « un accident dans l'histoire du pouvoir », « un raté de la mécanique », alors qu'il est « l'un des rouages qui font partie inhérente des mécanismes du pouvoir ».

Le pouvoir grotesque c'est la continuation de la politique discréditée par d'autres moyens. Comment incarner un pouvoir politique basé sur le discrédit sinon en mettant en scène un pouvoir sans limite, débridé, qui déborde les attributs de la fonction et les rituels de légitimation.

« C'est un clown - littéralement, il pourrait avoir sa place dans un cirque », a déclaré un jour Noam Chomsky. Dans un cirque ou au cœur du carnaval qu'est devenue la politique mondiale. Loin de se présidentialiser une fois élu, comme on s'y attendait, il a ridiculisé la fonction présidentielle par ses fougades, ses sautes d'humeur, ses postures ubuesques. Au terme de son mandat, il a lancé ses supporters à l'assaut du Capitole, promettant même de les accompagner. Un Président insurrectionnel, c'est du jamais vu ! Mais est-ce si surprenant ?

Frances Fox Piven et Deepak Bhargava écrivaient au mois d'août 2020 dans un article de *The*

Intercept, « Nous devons nous préparer maintenant à répondre, psychologiquement et stratégiquement, à quelque chose qui s'apparente à un coup d'État. Ce sont des scénarios sombres mais plausibles, et nous ferions mieux de les affronter plutôt que de les éviter. »

Depuis sa campagne de 2016 Donald Trump n'a-t-il pas surfé sur cette vague de discrédit dans l'opinion qui lui a valu le vote de plus de 70 millions d'électeurs. Le 6 janvier, c'était leur fête et leur consécration. Ils tenaient le Capitole, même brièvement, même symboliquement. Les images en témoignent longtemps, éclipsant les images officielles de la transition du 20 janvier comme leur contrepoint, côte à côte comme Crédit et Discrédit. Elles ne reflètent peut-être pas la véritable Amérique selon Joe Biden, mais elles en sont la face obscure soudain révélée. La tyrannie des bouffons ne fait que commencer.

Christian Salmon

ÉCRIVAIN, CHERCHEUR AU CENTRE DE RECHERCHES SUR LES ARTS ET LE LANGAGE

P.-S.

AOC, vendredi 8 janvier 2021 :

<https://aoc.media/analyse/2021/01/07/occupation-du-capitole-la-face-obscur-de-lamerique-revelee/>